

Les Souffrances du Jeune Boomer

Mon cher Wilhem,

Je l'ai revue hier, à peine aperçue devrais-je dire, entre deux charges des CRS, les yeux remplis de larmes qui étaient à la fois l'effet des grenades dont ces laquais du capital nous ont abondamment abreuvés et celui du désespoir de la perdre à nouveau.

Elle flottait au-dessus de la masse des camarades aux traits déformés par les slogans mille fois scandés, brandissant fièrement comme un trophée le drapeau rouge comme mon cœur, rouge comme l'aurore du monde nouveau que je découvrais avec les premiers frémissements d'un sentiment inédit dans lequel je me perds et qui me plonge dans une irrévocable délectation. Ah Wilhem ! j'ai cru déjà maintes fois avoir été frôlé par l'aile de Cupidon comme auraient dit nos parents, ceux-là même dont nous riions ensemble tout bas des préventions et recommandations, t'en souviens-tu, avant notre départ pour P...¹ et ton incarcération. Mais ce n'étaient que, sinon leurres, au moins les pâles ébauches de l'émoi, du bouleversement de l'âme qui a pris possession de tout mon être après cette rencontre avec celle qui ne peut être que l'éternelle l'âme sœur qui m'attendait, que j'attendais, au-delà des astres et du temps.

Après la dispersion j'ai pris un café avec les potes à l'Écritoire et j'ai demandé à D...¹ d'un air faussement détaché alors que mon cœur se convulsait, prêt à se rompre : "Qui c'était la gonzesse qui portait le drapeau ?"

- Celle là ? oh c'est Charlotte, une bourge de Victor Duruy qui a fait du gringue à Kr...¹. Elle a été figurante pour Godart, la coquine. Pourquoi, elle te branche ?

J'ai dû feindre la totale indifférence alors que j'étais au bord de l'évanouissement. Heureusement D... n'a rien remarqué, car il m'a chargé d'un tractage à Assas, chez les fachos, et il n'aime pas qu'on ait l'esprit ailleurs pendant l'action. Comme disait Léon: "La révolution ne repasse pas les plats".

Mon cher Wilhem,

La vie parfois nous réserve des surprises que nous rejetterions avec mépris fussent-elles issues de l'esprit mercantile d'un de ces scribouilleurs bourgeois du théâtre de boulevard. Imagine, Albert, le chef de la cellule du Lycée Carnot a reçu hier sur le

¹ Nous gardons secrets les noms des lieux et des personnes pour préserver leur tranquillité

crâne une lacrymogène cruellement tirée à hauteur d'homme par les sbires du pouvoir. Admis aux urgences de Cochin où il a convaincu l'interne de garde qu'il était victime d'un accident du travail pour échapper aux flics en civil qui grouillent là-bas après les manifs, il a été hospitalisé en Neurologie, dont papa est justement le chef de service.

Prévenus, nous sommes tous venus lui apporter nos vœux révolutionnaires de rétablissement. Et devine qui je trouve, au pied du lit du patient, presque en larmes. Tu auras déjà compris, je le pressens. Ai-je besoin d'en dire plus ? Charlotte, ma fée à l'étendard de braise. Nos yeux se sont croisés brièvement, et sincèrement je ne saurais dire si j'ai lu dans son regard l'acquiescement quasi cosmique des doubles séparés de Platon enfin réunis ou l'agacement, peut-être feint, de la nymphe en fleur importunée par l'excitation du faune qui la découvre, peut-être dénudée, au travers d'un buisson. Suis-je définitivement dépourvu de la moindre capacité à déchiffrer les sentiments des humains qui me sont les plus chers ? T'ai-je déjà jamais déçu faute de comprendre ce que tu n'osais exprimer, comme ce jour où tu prétextas un devoir à rendre pour ne pas assister à la retransmission du match de l'équipe de France contre l'Etoile Rouge de Belgrade, où Di Nallo, buteur aux pieds ailés fit des merveilles ?

As-tu regardé Interville hier soir ? je ne sais même pas si vous avez la télévision. Je ne devrais pas me complaire dans ces stupides spectacles destinés à aliéner la classe ouvrière, mais les vachettes dans la piscine, elles étaient trop drôles ! Puissions-nous nous aussi encorner joyeusement l'état capitaliste !

Mon très cher Wilhem,

Ma vie n'a plus de sens, j'erre comme une âme en peine sortie par erreur du purgatoire et perdue dans les limbes sans espoir de retrouver la lumière. Même l'édito combatif et mobilisateur du camarade A. G. dans la Cause du Peuple de jeudi dernier a été incapable de me sortir de la lente dérégulation qui me brise le cœur irrémédiablement. J'ai appris aujourd'hui que Charlotte sortait avec Albert, lui-même sorti hier de Cochin en pleine forme, comme me l'a annoncé fièrement papa au petit dej, croyant sans doute me faire plaisir et ainsi s'acheter les faveurs de l'avant garde révolutionnaire, espérant échapper au procès sans pitié de sa classe qui ne manquera pas de suivre le Grand Soir. Médiocre calcul du daron.

Attends, tu ne connais pas encore le pire ! j'ose à peine l'écrire tant ça me fait mal, et tant cela me révolte et tant j'ai honte des sentiments contradictoires que cela suscite en mon cœur ! Ah Wilhem, j'aurais tant besoin d'entendre ta voix, tes conseils, peut-être tes remontrances ! Toi seul, si tu n'étais pas en confinement disciplinaire à Fresnes, tu saurais me ramener à la raison, au désir de vivre peut-être...

Figure-toi que depuis son héroïque blessure, Albert est devenu rapporteur du Suprême Comité Révolutionnaire d'Organisation des Tractages en Usine et des Manifestations (le fameux SCROTUM auquel je rêvais d'accéder), assis à gauche du camarade Kr... en plus. Tu imagines l'effet que cela produit sur Charlotte.

Camarade Wilhem,

hier le tractage à Assas s'est très bien passé, trop bien, j'en suis malade. A peine un facho rachitique qui a brait "dehors les cocos !" à l'entrée de la fac. On l'a réduit en poussière. Il paraît qu'ils étaient tous Porte de Versailles à écouter Le Pen, un cheval de retour de l'Algérie Française. J'en suis malade parce que dans ma folie sentimentale, j'en conviens, conscient que je suis de mon dérèglement, j'espérais me faire défoncer par Madelin, leur chef de gang, ainsi peut-être me serais-je attiré la compassion de Charlotte, et peut-être un tendre élan de son cœur déjà sous scellés.

Mais je sens que c'est trop tard et que le monde n'a que faire de moi.

J'aurais aimé tomber sous les balles de la troupe, à la tête d'une barricade, ou même fusillé par les Versaillais, attaché à un arbre. Mais j'ai été épargné par les matraques, et même les fachos aux terribles barres de fer n'ont eu souci de moi. Alors Wilhem, j'ai décidé de prendre mon sort en main. Je sais que tu me pardonneras ! je viens d'avaler un tube entier de Citrate de Bétaïne trouvé dans la pharmacie de papa. Cela devrait faire l'affaire, et tel Socrate j'attends la fin avec dignité.

Ah tombe neige, tombe et que n'ai-je ma bien aimée entre mes bras (Apol.)